



Réflexions sur le programme de recherches mis en oeuvre pour comprendre l'histoire des esclaves malgaches du navire négrier L'Utile, naufragés sur l'île de Sable en 1761

Sudel Fuma

► To cite this version:

Sudel Fuma. Réflexions sur le programme de recherches mis en oeuvre pour comprendre l'histoire des esclaves malgaches du navire négrier L'Utile, naufragés sur l'île de Sable en 1761. *Revue historique de l'océan Indien*, 2010, L'esclavage à Bourbon - Nouvelles approches (2009), 06, pp.381-390. hal-03413742

HAL Id: hal-03413742

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03413742>

Submitted on 4 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Réflexions sur le programme de recherches mis en œuvre pour comprendre l'histoire des esclaves malgaches du navire négrier *L'Utile*, naufragés sur l'île de Sable en 1761

Sudel Fuma

Université de La Réunion

CRESOI EA 12

Cette réflexion sur les conséquences du naufrage du navire *L'Utile* dans l'Océan Indien en 1761, et les démarches récemment entreprises pour comprendre ce drame, que nous proposons aux chercheurs sur l'histoire de la traite des esclaves, fait suite à deux missions de recherches archéologiques et historiques sur l'île de Tromelin en 2006 et 2008. Participant aux fouilles archéologiques, notre présence dans ces deux expéditions au côté d'un scientifique de l'I.N.R.A.P.¹¹⁴⁰ et d'une équipe logistique composée de passionnés d'archéologie, se justifiait par nos connaissances historiques sur l'histoire de l'esclavage dans l'océan Indien et en particulier sur l'histoire de Madagascar. Sur cet îlot atoll, perdu dans l'océan Indien, et sous un soleil de plomb, les recherches archéologiques ont abouti après deux campagnes à la découverte d'un matériel archéologique terrestre de grande valeur qui a été en grande partie expédié à La Réunion, conservé dans les locaux des T.A.A.F., Terre Australes et Antarctiques Françaises, dépositaires de ce patrimoine de l'océan Indien qui appartient à ceux qui l'ont constitué, c'est-à-dire Madagascar, et aux derniers survivants de ce drame qui ont été ramenés dans l'île après 15 ans d'isolement, c'est-à-dire les ancêtres des sept femmes et de l'enfant rescapés qui se sont retrouvés en Île de France. Respectant les consignes orales de l'organisateur des deux expéditions archéologiques, nous n'avons pas communiqué sur cette histoire malgré de nombreuses sollicitations des chercheurs sur la traite ou des organisateurs de colloques sur des thématiques s'y rapprochant, réclamant le débat universitaire après la mise à jour d'un village de pierres coralliennes et de nombreux objets enfouis dans le sable. La publication d'un « roman historique », écrit par Irène Frain et intitulé *Les naufragés de l'île Tromelin*¹¹⁴¹ avec un tirage commercial au plan national, contractualisé, cautionné et préfacé par l'organisateur, justifie la rupture de notre silence et la mise au débat de ce sujet important qui appartient au patrimoine historique de l'océan, qui ne doit pas être galvaudé, traité à la légère pour des retombées matérielles par des amateurs, « archéologues sous marin », reconnus ou pas, fussent-ils passionnés d'une histoire d'exotisme et de robinsonnades, renvoyant à l'époque coloniale et aux Iles du Sud. Un « roman historique » n'est pas l'Histoire, mais un roman, une création littéraire qui déforme l'histoire en la diffusant au grand public, créant les conditions d'une fausse interprétation du passé pour ceux qui veulent le connaître au plus près de sa vérité. Dans *Libération* du 21 février 2008, Gilles d'Ellia, disait : « Le dernier moment du colonialisme consiste à coloniser l'histoire du colonialisme »¹¹⁴². En proposant cette réflexion à la recherche

¹¹⁴⁰ Institut national de recherches en archéologie préventive.

¹¹⁴¹ Irène Frain, *Les naufragés de l'île Tromelin*, Paris, Michel Lafon, 2009, 371 p.

¹¹⁴² Gilles d'Ellia, in *Libération*, le 21 février 2008.

universitaire, nous nous opposons à cette « colonisation de l'histoire des naufragés de *L'Utile* », prenant le risque de compromettre la troisième campagne de recherches archéologiques prévue par l'organisation et qui n'est plus, selon nous, d'une grande utilité après la découverte du matériel archéologique des deux précédentes expéditions. Nous ouvrons la discussion sur cette histoire de la traite, et non de l'Esclavage comme l'indique le titre du programme « Esclaves oubliés », pour que les expéditions de 2006 et 2008 ne soient pas reléguées dans la catégorie des aventuriers de l'Histoire. Un de nos plus grands regrets aura été l'absence des chercheurs malgaches, mauriciens, comoriens dans le programme de terrain à qui étaient demandées des informations à distance, sans qu'ils soient intégrés dans l'équipe et sans leur offrir la possibilité d'écrire sur leur propre Histoire, prise en charge par d'autres personnes. Puisse cet essai d'interprétation de l'histoire de *L'Utile* ouvrir un nouveau et vrai débat sur la connaissance historique des populations de l'océan Indien...

Le naufrage du navire négrier *L'Utile* qui se fracasse sur les récifs de « l'Île de sable » – situé à 500 km à l'est de Madagascar par 15° 38 en latitude Sud et 52° 11 en longitude Est – dans la nuit du 31 juillet au 1^{er} août 1761 est un événement dramatique exceptionnel dans l'histoire de l'esclavage des pays de l'océan Indien. Le navire transporte des noirs « Java » de Madagascar devant être vendus en Île de France, appellation qui leur est donnée et qui peut être liée à leurs origines ethniques indonésiennes. Il s'agirait alors d'esclaves des hauts plateaux de Madagascar – Betsileo ou Merinas, de « peau claire » pouvant être des captifs, prisonniers de guerre des tribus du Nord ou des esclaves achetés par ces mêmes tribus pour être revendus aux Blancs¹¹⁴³. La langue des hauts plateaux nous donne un indice sur la provenance de ces Noirs de Java. Le terme « Mazava », prononcé phonétiquement, ramène au terme « Java » ou « Zava », qui veut dire « être de peau claire », et utilisé sur les Hauts plateaux malgaches. D'autres esclaves de groupes ethniques différents ont dû faire partie du convoi. La traversée se fait sans encombre jusqu'au niveau de l'Île de sable – appelée par la suite l'Île Tromelin – où se produit le naufrage par temps calme provoquant la mort de plusieurs dizaines de personnes. Pendant 56 jours, les 122 membres de l'équipage rescapés et les 84 esclaves, sur ordre des officiers, construisent avec les bois de récupération de *L'Utile* un nouveau bateau qu'ils baptisent *La Providence*, et où ne prennent place que les Blancs qui débarquent à Madagascar, à Foulpointe le 1^{er} octobre 1761¹¹⁴⁴. Les esclaves rescapés, ayant participé à la construction de la chaloupe, sont abandonnés sur l'Île et doivent survivre sur cet atoll perdu dans l'océan Indien, sans eau de rivière et sans végétation. Au bout de près de 15, ans, en 1776, un navire français récupère 8 survivants, 7 femmes malgaches et un enfant qui sont ramenés en Île de France, aujourd'hui île Maurice. La mère de l'enfant prendra le nom de Semiavou – en langue malgache *Tsimiavo*, littéralement « celle qui n'est pas orgueilleuse » et son fils¹¹⁴⁵, celui de Moïse. Les sauveteurs Blancs se sont certainement posé des

¹¹⁴³ Revue *Talily* n° 10/2003, Université de Tuléar ; voir l'article de Solofo Randrianja concernant l'ouvrage de Pier Larson *History and memory in the age of enslavement becoming Merinas in highland Madagascar*. L'auteur rappelle que les rois précédant Andrianampoinimerina au XVIII^e sont de grands commerçants d'esclaves vendant leurs propres sujets ou ceux de leurs voisins.

¹¹⁴⁴ Archives d'outre-mer, Aix en Provence, rapport de M. d'Aiguille, chef d'escadre, le 31 septembre 1761 à Foulpointe, Madagascar. *Idem*, Relations des principales circonstances qui ont suivi le naufrage de *L'Utile*, récit de l'écrivain de bord, Bordeaux, Jean Chapuis, imprimerie du Parlement, 1762.

¹¹⁴⁵ Voir notre article « Le rapport à la mer des esclaves malgaches », colloque de Tuléar, 26, 27 mai 2006, 10 p.

questions sur la résistance physique de Tsimiavo et de Moïse, mais se sont-ils interrogés sur le sort des victimes abandonnées sur l'Île et dont l'histoire était connue de l'autorité coloniale depuis 1^e naufrage de *L'Utile* ? Les Malgaches de *L'Utile*, exilés forcés sur l'Île des Sables, sont morts, probablement de carences alimentaires, de manque d'eau et de maladies, n'ayant aucun légume vert nécessaire à la survie en mer ou sur un atoll. Les victimes de *L'Utile* ont vécu trois drames : celui de l'embarquement, celui du naufrage et celui de la mort lente sur cette île perdue. Comment se sont-ils comportés face à cette mer déchaînée pendant la période cyclonique ? Comment ont-ils fait pour survivre pendant quelques années pour les moins résistants, sans abri solide, sans repère géographique, sans espoir véritable de retour ? Il ne fait pas de doute que ces esclaves recréent une structure sociale et culturelle adaptée à ce contexte particulier. La mort étant d'une importance majeure pour la société malgache, où et comment ces esclaves enterrent-ils leurs morts ? Ces questions sont restées sans réponse depuis le drame de *L'Utile*. Néanmoins, les expéditions archéologiques, réalisées en octobre 2006 et novembre 2008 pour percer le mystère de la survie des esclaves de *L'Utile* ont permis d'éclairer une partie du mystère des naufragés malgaches de *L'Utile*¹¹⁴⁶.

Nous nous intéresserons dans cet essai aux conditions de vie des Malgaches qui vivent sur Tromelin pendant 15 ans et qui ne peuvent être considérés comme des esclaves puisqu'ils sont libres de fait, ayant été victimes d'une opération de traite, non autorisée par le gouverneur de l'Île de France en 1761. Pour des raisons de sécurité alimentaire et militaire, l'autorité coloniale en Île de France avait momentanément interdit cette traite pour faire face au blocus durant la Guerre de sept ans. *L'Utile* était engagé donc dans le cadre d'une opération de traite illégale. Parler « d'esclaves oubliés » est impropre, car le groupe de Malgaches qui vit sur l'Île Tromelin est victime d'une déportation d'individus qui n'aboutit pas à son objectif, à savoir la mise en esclavage des Malgaches. Il est fort possible que certains individus qui ont été vendus au navire négrier étaient au préalable, avant leur embarquement sur *L'Utile*, des esclaves malgaches, prisonniers de guerre ou esclaves de domestiques. Arrivés sur l'Île, ils ne sont plus esclaves car ils retrouvent leur liberté. Dire que la traite est « interdite » en 1761 et présupposer que le processus abolitionniste étant engagé par l'interdiction ponctuelle d'un navire à traiter des esclaves, est une erreur historique car la véritable interdiction de la traite par La France n'intervient qu'en 1817. Ce sont des hommes libres qui arrivent sur l'Île des Sables et qui vivent une épopée dramatique, côtoyant pendant deux mois des Français qui les abandonneront pendant 15 ans, à leur sort, sur cet étroit atoll de sables de l'océan Indien. Livrés à eux-mêmes, les Malgaches recréent leur biotope culturel dans des conditions particulières d'un environnement physique hostile : pas d'eau, pas d'arbre, pas d'abri naturel, etc.

Dans un tel contexte, la structure sociale qui se met en place s'appuie sur une organisation nécessitant une hiérarchisation qui prend pour modèle la référence du pays d'origine. A Madagascar, pendant des siècles anciens – avant le XV^e siècle – des communautés villageoises autonomes s'étaient constituées avec à leur tête un leader politique et un leader religieux (l'*Ombiasa*, le devin)¹¹⁴⁷. Si le pouvoir

¹¹⁴⁶ L'expédition archéologique a été mise en place par Max Guérout, Directeur du Groupe de recherches en archéologie navale et membre du GRAN.

¹¹⁴⁷ Pierre Vérin, *Madagascar*, Paris, Karthala, 1984, 256 p., p. 227.

politique se structure et se centralise au XVIII^e siècle, dans les régions les plus reculées de Madagascar les formes anciennes d'organisations sociales ne disparaissent pas. Appliqué au contexte des naufragés de *L'Utile*, il est probable que les 60 survivants désignent un chef pour organiser la vie de la communauté. Aucune source écrite ne certifie l'existence de cette organisation sociale, mais les expéditions archéologiques, en révélant la structure d'un village malgache, apportent des éléments de preuve concernant la vie sociale des Malgaches. Les grands récipients en plomb pour la conservation des aliments, trouvés en 2008, ainsi que les ustensiles de cuisines, laissés en l'état après le départ des rescapés, témoignent de la réalité d'une vie communautaire qui ne peut exister sans une organisation sociale préalable. De même, la découverte, à proximité de la cuisine mise à jour, d'un important dépotoir alimentaire, suppose la prise de repas communautaires du groupe ou des petits groupes qui vivent sur l'Île. Un phénomène parallèle, qui est celui du marronnage observé à l'Île de La Réunion, a produit les mêmes effets. Les Malgaches qui fuient dans les montagnes et deviennent « marrons » – c'est-à-dire libres – sont dirigés par un « roi » qui a la responsabilité de défendre la communauté et d'organiser sa survie dans des conditions extrêmes.

L'autre aspect de l'organisation sociale des Malgaches de *L'Utile* est lié au comportement du groupe face à la mort qui a décimé progressivement la communauté – en moyenne 4 décès par an – ne laissant plus que 8 femmes et 1 enfant en bas âge après 16 années de robinsonnades dramatiques. La mort d'un individu étant plus importante que son entrée dans la vie à Madagascar, il est évident que les Malgaches de *L'Utile* perpétuent les traditions de leur pays d'origine en les adaptant au contexte dans lequel ils se trouvent. Que pourrait-il subsister comme traces physiques des traditions funéraires ? Si l'on se réfère aux traditions ancestrales observées par Flacourt au XVII^e siècle, le mort était lavé, puis paré d'oreillettes et de colliers d'or garni de corail et autres ornements¹¹⁴⁸. Sur Tromelin où vit la petite communauté, le corail a pu servir comme ornements ou pour édifier la tombe. L'absence de bois n'a pas pu permettre la construction de cercueils. Toutefois, la coutume de mettre auprès du mort des objets personnels a pu être conservée. En effet, les objets récupérés sur le navire naufragé sont devenus propriétés des Malgaches après le départ des Blancs de *L'Utile*. Les fouilles de 2006 et 2008 sur l'espace du village malgache ont permis de découvrir des objets provenant du navire. Certains éléments récupérés sur *L'Utile* ont été transformés par les Malgaches, habiles artisans habitués à travailler les métaux dans leur pays d'origine, notamment le cuivre. La découverte d'un bracelet malgache, à proximité des ossements de l'un des squelettes mis à jour, conforte notre analyse. De même, la transformation des plaques de cuivre et d'autres métaux ou bois – issus ou transportés par le navire – par les Malgaches, a permis à cette petite société de survivre dans des conditions difficiles. Des haches, des hameçons fabriqués sur place, une boucle de ceinturon, des balles de mousquets, des cuillères, ont été révélées lors des deux expéditions archéologiques. La disposition des squelettes, l'un des objectifs des deux campagnes archéologiques, aurait dû nous renseigner sur les rites funéraires, en particulier l'orientation du corps du défunt, rite qui est sacré à Madagascar et qui a certainement été respecté par les naufragés de Tromelin. Malgré la persévérance de l'équipe de recherche, le cimetière des Malgaches n'a pas été

¹¹⁴⁸ Etienne de Flacourt, *Histoire de La Grande Île Madagascar*, Saint-Denis, Collection Mascarin, 1991, 198 p., p 119.

retrouvé. Sur cette petite île de quelques hectomètres carrés¹¹⁴⁹, où le sol est en *beachrock*, plaque corallienne agglomérée aussi dure que de la pierre, les seuls endroits possibles pour enterrer les morts étaient la plage de sable qui entoure une partie de l'île. Or, cette plage de sable est régulièrement retournée par les violents cyclones de l'hémisphère austral et les tortues qui déplacent des tonnes de sables et creusent des trous de 1 à 2 mètres d'envergure. On peut donc considérer que les ossements des Malgaches ou de marins de *L'Utile* enterrés sur la plage ont été disséminés et entraînés par la mer qui peut recouvrir l'île en cas de gros cyclones. Retrouver un vrai cimetière relève d'un miracle auquel nous ne croyons pas après nos deux expéditions sur le terrain. La mise à jour de deux crânes et d'éléments osseux non connectés sur le site du village malgache pose un autre problème non résolu. Pourquoi ces ossements ne se trouvent-ils pas dans la couche archéologique du XVIII^e siècle ? Appartiennent-ils aux restes des esclaves de *L'Utile* ? S'ils étaient sur le sol archéologique, on aurait pu supposer que les derniers rescapés auraient pu laisser les deux victimes dans leur ancien village. Tel n'est pas le cas, puisque les squelettes se trouvent dans les déblais du bâtiment de la météorologie nationale construit par les Français dans les années 1950. Se trouvaient-ils dans la couche archéologique et ont-ils été retournés par inadvertance ou par manque d'intérêt par les ouvriers de l'époque ? Dans ce cas, pourquoi la couche archéologique du XVIII^e est-elle intacte ? Le mystère reste donc entier et il serait prétentieux d'apporter une explication scientifique sans de sérieuses et solides données scientifiques, et d'affirmer que les squelettes retrouvés sont indiscutablement des squelettes de Malgaches.

Dans un tel contexte de détresse, le surnaturel – élément très important dans la vie d'un Malgache – devient une nécessité absolue pour survivre et conserver l'espoir d'un hypothétique retour. Y a-t-il eu un lieu de culte et à quoi a-t-il pu ressembler sur une île sans arbre et sans rocher ? Une hypothèse possible pourrait être la récupération d'un poteau du navire par les rescapés, faisant office de *hazomanga* au pied duquel le *mpisoro* – l'ancien du groupe – convoque les morts au nom de la collectivité : demande de guérison, levée de tabou de proximité incestueuse, et prières pour que les éléments climatiques soient favorables. Aucun site de ce genre n'a été retrouvé à Tromelin. De même, les malgaches de *L'Utile* ont dû certainement construire un *Doany* pour se sanctifier et recevoir le *hasina*, c'est-à-dire l'essence divine, dans les moments difficiles de leur existence¹¹⁵⁰. Un *Doany* à Madagascar peut être une grotte, un tertre, une pierre, un poteau, un tombeau associé à l'ancêtre. Sur Tromelin, la religion a dû s'adapter à la géographie corallienne de l'atoll car il n'existe pas de grotte, ni de rochers pouvant servir de *Doany*. Il n'est pas exclu toutefois la présence d'un *Doany* édifié par les Malgaches pendant sur leur séjour dans l'Île notamment dans le sud de l'Île où le paysage chaotique et rocheux convient à un *Doany*.

À part les deux squelettes trouvés en 2008 sur les lieux de vie des esclaves naufragés, avec les réserves qui s'imposent sur leur appartenance à *L'Utile*, aucune trace de cimetière visible n'a donc été identifiée pendant nos recherches archéologiques. Toutefois, il n'est pas exclu que le cimetière se trouvât proche des

¹¹⁴⁹ Superficie : 1,2 km² (NDLR).

¹¹⁵⁰ Rakotomalala, Blanchy, Raison-Jourde, *Madagascar : les Ancêtres au quotidien*, Paris, L'Harmattan, 2001, 529 p., p. 203.

habitations du fait de l'étroitesse de l'île. Les Malgaches qui ont un profond respect pour les morts craignent leur intervention dans leur vie quotidienne. Les ancêtres bénéficient à Madagascar de tombeaux confortables et variés : tertres pyramidaux en Imerina, cubes de moellons ajustés en pays Betsiléo, dalles en formes de parallélépipèdes dans le Sud-Ouest et motifs sculptés dans le bois ornant les sépultures... Les naufragés de *L'Utile* n'ont pu sur Tromelin perpétuer ces traditions, privés de matériaux nécessaires pour de telles constructions.

Quel lieu de vie les Malgaches ont-ils recréé sur Tromelin ? Quelles formes d'habitat ont permis de résister aux cyclones ? Qu'ont-ils récupéré comme objets sur *L'Utile* ? Comment se sont-ils alimentés pendant plus de quinze ans ? Comment s'est organisée la vie communautaire ? La recherche archéologique a permis de comprendre en partie cette histoire dramatique des esclaves de *L'Utile* entre 1761 et 1776.

Les recherches archéologiques ont été menées en octobre 2006 et en novembre 2008 sous la direction Thomas Romon, travaillant à l'Institut National de Recherche en Archéologie Préventive, spécialisé dans les recherches en archéologie funéraire en Guadeloupe. Les quatre sites, indiqués avec précision en partant de la cartographie réalisée par l'équipage de *L'Utile* après son retour en France – le camp des esclaves, celui des Blancs, le four, les deux puits creusés par l'équipage sous la direction du maître canonier, et l'emplacement où a été construit le bateau – ont été explorés. Un cinquième site a pu être découvert à partir des descriptions faites par les météorologues au XX^e siècle permettant d'identifier le lieu de vie des Malgaches au nord de l'île. Les premières investigations en 2006 ont permis de repérer le four situé à l'ouest de l'île, construit par les marins français avant leur départ pour Madagascar. La structure du four a été désorganisée par les éléments naturels – cyclones, vents marins, raz de marée – et les tortues de mer qui viennent régulièrement pondre sur les plages de l'île, creusant des trous de 50 cm à 1 mètre de profondeur. 105 briques sont réparties sur un cercle de 25 mètres en surface et en profondeur. Une grande partie de ces éléments a été brisée par la mer qui, en période cyclonique, pénètre sur la partie basse de l'île. La plupart des objets ferreux ne sont plus identifiables, rongés par la rouille, sauf une cadène de 30 cm de long retrouvée intacte à proximité du four¹¹⁵¹. Des petites briques identifiées du XVIII^e siècle à cause de leur module sont celles qui se trouvaient à bord de *L'Utile*. À proximité du four, la fouille de 2006 permet de retrouver les cendres du four et de multiples os d'oiseaux. Un rapport de 1762, concernant le naufrage de *L'Utile*, souligne que les oiseaux ont été la nourriture principale des naufragés blancs de l'île pendant leur séjour.

Le camp des Français, situé à l'ouest de l'île à 200 mètres de celui des Malgaches, ne présente pas traces apparentes d'occupation. Néanmoins, un premier sondage a permis de retrouver des fragments divers de deux bouteilles en verre soufflé, provenant de la cargaison du navire. Ces objets ont été trouvés sur l'emplacement du camp des Français.

¹¹⁵¹ La cadène est une pièce de métal, faisant partie du système de tension des haubans d'un navire.

Entre le camp des Français et celui des Malgaches, des formes ovoïdes de « sépultures », pierres parfaitement agencées, ont été identifiées. Les investigations menées n'ont donné aucun résultat malgré l'aspect structuré du site et l'agencement des pierres. Le premier camp des Malgaches situé à un peu plus de cent mètres de celui des Français a été provisoire. En effet, après le départ des Français, les Malgaches s'installent sur le point haut de l'île, mieux protégé en cas de cyclones ou de raz de marée. Plusieurs documents d'archives attestent de leur présence sur le monticule le plus élevé de l'île. La plus récente source d'archive, un document provenant de l'armée française, décrit une structure en pierre, prenant assise à 2,50 mètres de profondeur ». Le médecin-commandant Legeais, auteur de ce rapport sur Tromelin en 1953 écrit : « Nous avons vu sur le monticule nord de l'île des vestiges de ce que l'on considérerait comme les anciens abris des naufragés, petites cases grossièrement formées de pierres de corail empilées les unes sur les autres. Les météorologistes permanents ont fouillé le site sur ce point ; ils ont pu se rendre compte d'un fait important : ce que nous avons pris pour la structure de niveau de ces abris n'est en fait que la partie supérieure des murs qui prennent assises à 2,50 mètres de profondeur. En dégagant les parois d'une case, les explorateurs ont successivement trouvé les débris métalliques d'une toiture, de petites fenêtres, les traces d'un foyer et au milieu d'un humus formé de détritiques décomposés, ils ont découvert une gamelle en cuivre ancien (rapiécée de plusieurs points), des aiguilles de métal comme on en voit encore partout entre les mains des couturières malgaches, de pauvres bijoux de pacotilles et des amulettes ou gri-gri. À quelques mètres de cette fouille, sous une faible couche de sable, il a été trouvé en bon ordre et intact, des briques d'argile cuite sur lesquels on lit distinctement des inscriptions en langue anglaise »¹¹⁵². Les fouilles réalisées sur ce même site ont permis de retrouver plusieurs morceaux de briques en argile à proximité du camp des esclaves décrit par Legeais. Sur une de ces briques se trouve une inscription presque complète : « *Garricraig...* », identifiée comme étant du XIX^e siècle, et ne concernant pas les naufragés de *L'Utile*. Néanmoins, il ne fait aucun doute que le camp a été installé sur le point le plus haut de l'île, là où la météorologie française a construit un abri surnommé depuis les débuts de son installation : « *la Case Malgache* ». Les météorologues savaient que des esclaves avaient habité cet emplacement et c'est l'une des raisons qui expliquent cette dénomination. En construisant leur observatoire, ils ont détruit une partie des murs de l'édifice d'origine qui a été en partie fouillé et démantelé par des archéologues amateurs, prélevant les quelques objets laissés par les Malgaches¹¹⁵³.

Les fouilles de novembre 2008 nous ont permis d'aller plus loin dans la connaissance des conditions de vie des Malgaches naufragés. En effet, sur les lieux identifiés par le commandant Legeais en 1953, nous avons découvert dans le sol archéologique – à 1, 20 mètres sous terre – des objets utilisés par les naufragés : des bols en cuivres, 13 cuillères grossièrement taillées dans du cuivre et empilées les unes sur les autres, des aiguilles en cuivre, un trépied de cuisine et des traces de

¹¹⁵² Archives d'outre mer, Aix en Provence, affaires militaires, rapport du médecin-commandant Legeais, responsable du service de santé de l'armée de l'air en Afrique Orientale Française. De même, une photo d'une ruine des cases des malgaches est publiée dans le rapport du directeur général de l'information de Madagascar J. Lecarrieu intitulé « *Réhabilitation de Tromelin* », en 1953.

¹¹⁵³ Les noms des personnes ayant été à Tromelin dans les années 1950 : météorologues malgaches Norbert Ravelomanantsoa et Ranaivombola ; chef de mission : Luçay Alidor ; radioélectricien radiotélégraphiste : Alain Hoarau ; ingénieur météorologue : Raphael Folio...

combustion sous forme d'une épaisse couche de cendres et de charbon dans le sous-sol. La présence d'un squelette à proximité du lieu d'habitation reste une énigme. En effet, à proximité du lieu de cuisine se trouvaient des ossements humains éparpillés dans une aire de 10 mètres carrés, dont un tibia, un cubitus, un crâne et des restes de vertèbres et de côtes humaines.

Isolés sur cette île, les esclaves ont survécu en exploitant les ressources naturelles disponibles dans un tel environnement. Les oiseaux, les poissons, les tortues de mer, quelques racines, ont été à la base de leur alimentation pendant leur long séjour sur l'Île de Sable. Le Chevalier de Guiran La Brillane indique dans l'une de ses lettres que les négresses avaient creusé un puits et qu'elles utilisaient le bois du navire pour faire cuire leurs aliments¹¹⁵⁴. Bien que les recherches archéologiques n'aient pas abouti à la localisation exacte du puits comblé par le sable après les cyclones, sa présence ne peut être mise en doute. Comment les Malgaches auraient-ils pu survivre sur une île sans eau de source ? Les fouilles ont permis toutefois de localiser l'emplacement du « village malgache » au Nord de l'île. Malgré la disparition des traces visibles de l'occupation malgache, les recherches effectuées dans un monticule de gravats provenant de la destruction d'un édifice récent et stockés là même où s'élevaient les « cases malgaches », ont mis à jour des morceaux de fer provenant de *L'Utile*, un objet sculpté ressemblant à une cape d'épée du XVIII^e siècle et 4 récipients de différentes tailles fabriqués à partir de morceaux de cuivre récupéré dans les débris de *L'Utile*. Plus étrange encore, une pipe de type hollandais, très utilisée au XVIII^e, et des balles de plomb ont été retrouvées dans le camp malgache. Rien d'étonnant quand on sait que les Malgaches fumaient la pipe et que la possession d'un tel objet sur l'Île de Sable était certainement très précieuse. De même, le chantier archéologique met en évidence, à 1,20 mètre au-dessous du niveau de sol actuel, une couche de 25 centimètres de cendres dans laquelle se trouve une quantité importante d'ossements d'oiseaux cuits et broyés, d'arêtes de poissons et de carcasses de tortues. Il s'agirait du dépotoir alimentaire des personnes ayant séjourné sur le site pendant plusieurs années. D'autres objets récupérés sur la plage par les esclaves sont retrouvés sur le site, en particulier des clous, un crochet de bateau, une boucle de chaussures du XVIII^e, un bracelet en cuivre utilisé pour conjurer le mauvais sort par les Malgaches et de nombreux morceaux de fer. Le site archéologique se situe à moins d'un mètre du premier observatoire de la météorologie construit en ciment à partir des pierres prélevées sur les cases malgaches. La construction de l'édifice moderne au XX^e siècle a entraîné la destruction de ce patrimoine archéologique encore en place en 1954, sans toutefois raser une partie des fondations basses retrouvées dans le sous-sol. Une photo publiée dans un article écrit par J. Lecarrieu après le passage de la mission de 1953 confirme notre analyse. En effet, sous la photo représentant les ruines, l'auteur écrit qu'un bâtiment sera « édifié ce même emplacement, le mieux protégé de tous ». Le mur de roches coralliennes encore bien alignées sur sa face nord malgré les perturbations dues à la construction, puis à la destruction de l'édifice des années 1960, est un témoignage fort de la présence malgache sur le site. Les gamelles rapiécées de morceaux de cuivre découpés et rivés, démontrent que les hommes ont dû maîtriser un savoir-faire pour faire face aux difficultés de leur isolement. En supposant que

¹¹⁵⁴ *Op. cit.*, archives d'outre-mer, correspondances générales, Ile de France, C°40, Chevalier De Guiran La Brillane.

quatre personnes logent dans une case de deux pièces, on peut raisonnablement estimer qu'une dizaine de cases ont été édifiées sur la partie nord de l'île.

Une première remarque peut être faite à partir de l'analyse des cendres se trouvant dans l'échantillonnage de la fouille réalisée sur l'habitat des Malgaches. Les esclaves n'ont pas souffert d'insuffisance alimentaire après le départ des Français, mais certainement de carences alimentaires aiguës. La présence massive d'oiseaux de mer nichant sur l'île – fous à pieds rouges, frégates, tourne-pierres – et l'abondance du poisson a constitué une réserve alimentaire protéinique facile d'accès pour des hommes n'ayant pas beaucoup d'armes pour chasser¹¹⁵⁵. Par contre, une végétation rabougrie, dominée par la plante non comestible du « veloutier », petit arbuste de moins d'un mètre cinquante, pose le problème des carences vitaminiques sur une longue durée et de maladies de type scorbutiques¹¹⁵⁶. Les feuilles du veloutier sont connues pour calmer les démangeaisons, les accès de fièvre et les maux d'estomac. Appelées aussi faux tabac, les feuilles séchées ont dû être fumées par les Malgaches de Tromelin. Deux plantes ont servi de ressources alimentaires pour les esclaves de *L'Utile* : le « pourpier », consommé à Madagascar, peu abondant, est présent dans la partie sud de l'île. De même, la « patate à Durand », liane qui poussait sur le sable et qu'on trouvait dans le Nord de l'île en 1955 « autour de ruines de cabanes » a certainement servi d'appoint alimentaire « étant utilisée pour ses feuilles par les Betsimisarakas de la côte nord-est de Madagascar »¹¹⁵⁷. Cela dit, le matériel laissé par les Français et celui rejeté par l'épave et récupéré par les Malgaches ont pu être utilisés pour la pêche ou pour les besoins quotidiens des Malgaches. Ainsi, les observateurs qui ont précédé notre mission archéologique affirment avoir trouvé différents objets ayant appartenu aux Malgaches. Petit de La Rhodière, employé de la météorologie nationale, ayant séjourné 41 fois à Tromelin, observe la présence d'un cercle de 5 à 6 mètres de diamètre entouré par des pierres levées situées au centre de l'île qui aurait pu être un puits ou un site funéraire¹¹⁵⁸. De même, sur la plage ouest, face à l'épave de *L'Utile*, un médaillon de 5 cm a été retrouvé par un visiteur de passage.

Il y a donc eu une vie structurée par le nouveau contexte géographique des naufragés malgaches de *L'Utile*. La vie religieuse a été reproduite à partir de la culture d'origine des Malgaches. Venus de Foulpointe, les Malgaches dits « esclaves Java » par les Français peuvent être issus des Hauts Plateaux de Madagascar, mais il y avait probablement dans les rescapés des esclaves de la côte malgache, notamment Sakalava, Betsimisaraka ou individus appartenant à d'autres ethnies, vendus par les marchands malgaches au négrier de *L'Utile*. Malgré les différences religieuses existant à Madagascar, la situation de crise vécue par les Malgaches a dû uniformiser la pratique religieuse si nécessaire pour la survie du groupe et pour protéger son *hasina* des dangers inédits de l'étranger. La géographie de l'île se prête parfaitement à l'imaginaire religieux malgache qui accorde une importance

¹¹⁵⁵ Une particularité du « fou à pieds rouges » est de déglutir le poisson pêché quand il est en situation de stress. Il est donc facile de récupérer le poisson qu'il vient de prendre sans aller à la pêche.

¹¹⁵⁶ Le « Veloutier » (*Tournefortia argentea*) est un petit arbuste rabougri ne dépassant pas un mètre de hauteur. Ses branches servent d'abri aux oiseaux de mer qui viennent se reposer et construire leur nid. Le bois mort a servi de combustible pour les naufragés de *L'Utile*.

¹¹⁵⁷¹¹⁵⁷ R. Paulian, directeur de l'Institut des recherches scientifiques de Madagascar, « Faune et flore d'un désert », rapport réalisé après sa mission de novembre 1953 à Tromelin.

¹¹⁵⁸ Lettre e-mail de Petit de La Rhodière adressée à la mission archéologique, le 26 octobre 2006.

fondamentale aux directions cardinales. Le Sud, côte rocheuse au relief lunaire, sans végétation et battu par un vent permanent, est le domaine des esprits, là où les ancêtres sans tombe, morts dans le naufrage, ont trouvé refuge. Le Nord et le Nord Est, lieux de vie parce que mieux abrités des vents et situés sur la zone la plus haute et mieux protégée de la mer, sont des espaces sacrés. L'ouest, le lieu profane dans la tradition, par où le malheur s'est produit, mais peut être aussi par où le miracle – de la « liberté » sur un atoll isolé du reste du monde – est arrivé pour les Malgaches qui ne savaient même pas où ils allaient être asservis, y trouve aussi sa signification symbolique. Sur l'Île de Sable, un seul enfant de huit mois est retrouvé ainsi que sept femmes adultes encore sur l'île au bout de 14 ans. Les femmes et l'enfant rescapés sont repartis avec l'équipage du Chevalier de Tromelin et ont été considérés libres, n'ayant pas été reconnus esclaves par l'institution coloniale. Devenus sujets français de l'Île de France, ils relient l'histoire actuelle de l'Île Maurice à celle de Madagascar. Le patrimoine retrouvé à Tromelin, récupéré, remodelé à partir de l'épave de *L'Utile* par des Malgaches dont les rescapés deviennent les « Créoles » de Maurice, ne peut être considéré comme propriété d'un État, encore moins d'une structure administrative – les Terres Australes Françaises – qui a l'actuelle responsabilité de surveillance et de gestion de l'Île Tromelin. Ce patrimoine appartient aux pays de l'océan Indien et doit être restitué et rendu à la communauté des chercheurs pour une compréhension de l'histoire de la traite des esclaves. En aucun cas, une association, fut-elle passionnée d'Histoire ou d'Archéologie, ne peut se l'approprier...

*Sudel Fuma est Professeur d'Histoire contemporaine à l'Université de La Réunion
Titulaire de la Chaire Unesco
sudel.fuma@univ-reunion.fr*